

me substance de mal, qui est, se' on eux, mê'ée à nôtre nature, (a) & qui lors même qu'elle est sepa'ée de nous, & que a Liv. 1. c. nous en sommes pu'ifiés & délivrez, subsiste dans la sienne 10. vers la propre, comme quelque chose de vivant & d'immortel; & fin, & liv. qu'ainsi quand l'hai forme de: esits contraires à ceux de 8. ch. 10. l' esprit, & que l'esprit en form de contrai es à ce x e la d s e cō- chait, ce sont deux ame & deux int llig nces contraires, mence- l'une bonne, & l'autre mauva se, qui se combattent ans me t n. un même hom e () Et au l eu que nous disons que ce vice 21. & l. 9. de nôtre nature, que nous appelle s la concupiscence, sera c. 4. n. 10. quel ue j ur détruit, & qu'elle en sera guerie; ils préten- au com- dent que ce'a ne se fait que par la séparation de la bonne sub- n ence- stance d'avec la mauva ise; qui à la fin des siecles, & après ment. l'embrasement general du monde, sera confinée dans je ne b Liv. 8. sçay quel globe, comme dans une espe e de prison, où elle c. 10 n. 22 vivra éter nellement; & que les an es, bonnes de leur nature, au com- ma s qu n'aur nt pu être séparées de la mauva ise substance, mence- feront autour de ce globe, comme une espe e de couverture, ment. d'nt il sera env ro mé de toutes parts.

Saint Augustin, dans la revuë qu'il a faite de ses Ouvrages, liv. 2. chapitre 6.

L E s t r i z e L y r e s de mes C n f e s s i o n s von à louer la jus- tice de Dieu, de tous les ma x par où il a permis que j'aye passé; & sa bonté, de tous les bi ns qu' l m'a'aits Cet Ouvrage élève le cœur & l'esprit à Dieu. C'est au moins ce qu'il faisoit en moy pendant que j'y travail lois, & qu'il y fait encore quand je le relis. Peut être que d'autres en jugent autrement; mais je sçay qu'il y a beaucoup de nos freres qui ont eu & qui ont enc re un grand goût pour ce Livre-là.

Je parle de moy dans les dix premiers Livres; & dans les trois derniers, j'explique le commencement de la Genèse, jusques à l'e droit où il est dit que Dieu se reposa le septième jour.

Dans un endroit du quatr ème Livre, où se parle de mes misere, au suje de la mor d'un de mes m s; j' dis que l'amitié qui étoit entre nous avoit fait, que nos deux ames n'en étoient qu'une; & j'ajoute, que ce qui faisoit que je craignois de mourir après l'avoir perd u, c'étoit peut-être, de peur que celui que j'avois tant aimé n'achevât de perdre un reste de vie, qu'il avoit enc re en moy; ce qui me paroît une déclamation frivole, & qui n'auroit pas dû trouver place dans un Ouvrage aussi serieux que celui où je confesse mes miseres; quoy que cette badinerie soit un peu corrigée par l: mot de peut-être.